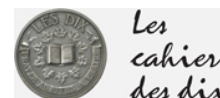


Les Cahiers des Dix



Au Berceau de la Colombie-Britannique

Olivier Maurault, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

Number 13, 1948

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1080133ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1080133ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maurault, O. (1948). Au Berceau de la Colombie-Britannique. *Les Cahiers des Dix*, (13), 12–38. <https://doi.org/10.7202/1080133ar>



Mgr MODESTE DEMERS
Premier évêque de Victoria (Ile de Vancouver).

(Probablement une oeuvre d'Antoine Plamondon vers 1847).

(Collection de l'Inventaire des Oeuvres d'Art).

Au Berceau de la

Colombie-Britannique (1)

Par OLIVIER MAURULT, P.D., P.S.S., M.S.R.C.

A. FORMATION DU TERRITOIRE

La première mention d'une mer à l'ouest de l'Amérique se trouve sur une carte tracée, en 1529, par Jérôme Verrazano. Plus tard, dans son *Hercule Sicilien*, Nicolosi « marque aussi une mer au nord du Nouveau-Mexique, sur laquelle il a placé Quivira »⁽²⁾.

S'il faut en croire une carte portugaise, c'est João Rodriguez Cabrilho qui, le premier, toucha la côte Pacifique de l'Amérique du Nord, en 1542. Les Espagnols suivirent de près.

Il y avait à peine un quart de siècle qu'ils avaient conquis le Mexique quand leurs navigateurs commencèrent à explorer le littoral du Pacifique, vers le nord du continent. Le premier d'entre eux, probablement, Bartolome Ferrelo, remonta du 42° au 56° en 1543, reconnut le golfe de Californie ou mer Vermeille, mais le prit pour un détroit, et la péninsule de la basse Californie pour une île qui se serait prolongée presque jusqu'à la hauteur de la frontière actuelle du Cana-

(1) L'auteur tient à remercier ici M. Henri-V. Pariseau et Mme George Terrien, de Victoria, Mme Burnada, de Vancouver, M. Claude Melançon, M. Benoît Brouillette, professeur de géographie à l'Université de Montréal, M. Séraphin Marion, des Archives d'Ottawa, pour les notes ou renseignements qu'ils ont eu la bonté de lui communiquer.

(2) Mémoire de Claude Delisle, 1703. Lopez de Gomara, dans son *Historia General de la Indias*, De Laet, dans son *Histoire du Nouveau-Monde* (1640) et Ramusio, dans *Delle Navigazioni et Viaggi* (1606) confirment l'existence de cette mer sur les côtes de Quivira.

da et des Etats-Unis. C'est sans doute lui qui nomma San Diego, Santa Barbara, Monterey, le cap Mendocino et le cap Blanco.

En 1579, sir Francis Drake aborda la côte aux environs du 40° c'est-à-dire en Californie actuelle. Au territoire qui s'étend de la baie Saint-Mathieu au cap Blanco, et à l'intérieur des terres jusqu'à la Sierra Nevada, il donne le nom de Nouvelle Albion, et à un cap de la côte, le nom de Francis Drake.

En 1592, un explorateur grec, Apostolus Valerianos, mieux connu sous le nom de Juan de Fuca, naviguant pour le compte de l'Espagne, quittait le port mexicain d'Acapulco et remontait la côte jusqu'à une baie profonde ou entrée, où il navigua vingt jours, et qu'il jugea être le passage vers l'océan Atlantique. Deux siècles plus tard, en 1788, un lieutenant de la marine anglaise, John Meares, donnera à cette entrée le nom de détroit de Juan de Fuca en souvenir de son découvreur.

D'autres navigateurs espagnols parcoururent la région, à la même époque. Martin d'Aguilar, en 1603, découvrit lui aussi une *entrée* qui était peut-être l'embouchure du Columbia. Un amiral Fonte prétendit de même avoir vu une *entrée*, difficile à identifier. Plus au nord, il y a une rivière De les Estrechos ; et encore plus au nord, une pointe Suesta de l'Estrech d'Anian et un détroit d'Anian, noms d'origine espagnole.

Nous avons maintenant atteint le territoire reconnu par les Russes. Tout au nord, il y a une grande terre, découverte en 1730, la Stachtan Nitada, qui n'est autre que l'Alaska. Et au sud du mont Saint-Elie, la côte avait été vue, en 1741, par Behring et Tchirikow. Cinquante ans plus tard, les Russes auront huit établissements dans la région.

Revenons aux Espagnols. En 1774, Juan Perez, envoyé par le Vice-Roy du Mexique, nomme San Margarita un cap au nord de l'île de la Reine-Charlotte et San Lorenzo, une baie profonde qui s'ouvre au centre de l'île Vancouver. L'année suivante, le même Perez, Bruno Heceta et Juan Francesco de la Bodega y Quadra reviennent à la dé-

couverte. Heceta manque d'entrer dans le Columbia. Quadra, beaucoup plus au nord, nomme le mont San Jacinto, port Remedios, port Guadelupe, port Bucarelli. En 1778, Quadra, revenu à la hauteur du mont Saint-Elie, reconnaît l'isle de la Magdalena.

Mais cette année 1778 voit arriver les Anglais. L'illustre capitaine Cook aperçoit un cap, auquel il donne le nom de Flattery ; il ne se doute pas qu'il y a là, tout auprès, l'entrée de Juan de Fuca et, remontant vers le nord, il entre dans un port qu'il nomme Nootka (c'était le San Lorenzo de Perez) ; plus loin, il nomme Bay of Islands le port Remedios du même Perez, puis il voit une montagne qu'il appelle Edgecombe : c'était le San Jacinto de Perez. Au 59°, une ouverture devient, sur sa carte, le Cross Sound, qu'il semble être le premier à avoir vu — de même que la montagne voisine qui devient le mont Fairweather.

Huit ans plus tard, La Pérouse — Jean François de Galaup, comte de La Pérouse — le premier Français à naviguer dans ces parages, fera une carte de la côte, du cap Saint-Elie jusqu'à Monterey. Mais comme il est au courant des découvertes de ses prédécesseurs, il laisse à chacun son dû. Des noms qu'il a lui-même donnés, il reste sur les cartes modernes le mont Crillon, le cap Necker, le cap Louis, le cap Fleurieu. La Pointe Boisée, le cap Rond, les îles de Sartines de ses cartes ont disparu. Beaucoup plus tard, les cartographes ont nommé La Pérouse une montagne, en son honneur. Mais s'il a deviné l'insularité de la Reine-Charlotte, il a cru, comme Cook, longer le continent en suivant les côtes de l'île Vancouver ; il n'a pas vu le détroit Juan de Fuca, ni le Columbia.

Le jour va bientôt venir où ces traits géographiques se préciseront. En attendant, l'Espagne s'inquiète de l'activité des trafiquants de fourrures et navigateurs russes, anglais et américains qui ont envahi ce qu'elle croyait son domaine. En 1789, elle envoie Martinez et Haro réclamer ses droits. Ceux-ci trouvent Nootka occupée par le capitaine anglais Colnett et saisissent ses navires. L'Angleterre s'émue. Les deux pays en viennent à une entente, en octobre 1790, par

le traité de Nootka. Quadra étant chargé par l'Espagne, et Vancouver, par l'Angleterre, de veiller à son exécution, les explorations continuent.

En 1790, l'Américain John Kendrick fait le tour de la grande île ; en 1792, Robert Gray, également Américain, pénètre dans le fleuve auquel il donne le nom de son navire, le *Columbia*. En 1792, George Vancouver et son second, Broughton, naviguent à loisir dans le détroit de Juan de Fuca et dans le détroit Del Rosario, devenu Georgia, reconnaissent dans le détail les côtes de l'île, qu'ils nomment Ile de Quadra et Vancouver.

On sait que les géographes n'ont pas toujours rendu justice aux découvreurs et explorateurs, pour des raisons ou des ambitions politiques sans doute, et aussi parce que les renseignements ne leur parvenaient pas assez vite. Le cas typique est évidemment celui de l'Amérique, ainsi nommé en l'honneur d'Americo Vesputi, au détriment de Colomb. On connaît moins la tentative, heureusement avortée, de l'éditeur londonien John Purdy qui, en 1814, voulut donner au Canada de l'est le nom de Cabotia. Ce nom, prononcé à l'anglaise, aurait étrangement résonné à nos oreilles françaises, sans parler de l'usurpation qu'il aurait consacrée.

Par bonheur, la Nouvelle Albion de Drake eut le même sort. Mais ce ne fut pas la faute de Vancouver qui, au cours de ses expéditions de 1793, s'inspirant de son illustre prédécesseur, avait découpé la côte Pacifique, de la Californie à l'Alaska, en Nouvelle Georgie, Nouveau Hanovre, Nouveau Cornwall et Nouveau Norfolk. Ces fantaisies sont tombées dans l'oubli.

Le capitaine Vancouver, avant de rentrer en Angleterre, a exploré toutes les côtes de la future Colombie-Britannique. Son second, Broughton, a pénétré dans le *Columbia* en 1792, et fondé, à dix milles de l'embouchure, le Fort George.

C'est là que, vingt ans plus tard, les hommes de Jacob Astor, venus de New-York, sur le voilier *Tonquin*, établiront la ville d'Astoria. Pendant la guerre de 1812, entre les Etats-Unis et le Canada, en

octobre 1813 exactement, la Pacific Fur Company vendra son fort, pour \$58,000, à la Compagnie Canadienne du Nord-Ouest. Astoria reprendra à ce moment le nom de Fort George, pour redevenir Astoria, en 1818, lors de sa rétrocession aux Etats-Unis.

* * *

Il est temps maintenant de suivre les explorateurs qui atteignent par terre la future Colombie.

Dans la belle étude sur *Un Mirage : la Mer de l'Ouest* que le Père Jean Delanglez a publiée dans le numéro 3 de *la Revue d'Histoire de l'Amérique Française*, on lit que, dès les débuts de la colonie, les Français s'étaient efforcés de trouver une route vers le Pacifique. Depuis le temps de Champlain surtout, ils ne renoncèrent jamais à s'y rendre par une voie d'eau. Je cite : « Champlain first thought that Lake Huron was the sea of the South (voisine de la mer de l'Ouest) ; later, that it lay west of Lake Superior. Nicolet reported that, at three days' journey from Green Bay, there was a sea which Father Lejeune conjectured to be the Sea of China. After the exploration of Lake Superior, when it became apparent that the lakes were not the direct route to the sea of the South, the French began to look for a river that led to it. For a while, it seemed that the Mississippi was this river, but when they discovered that it emptied into the Gulf of Mexico, they looked for a river coming from the west, convinced that near its headwaters would be found those of another river flowing westward. Meanwhile Dablon had made public this hypothesis that somewhere in the west there was a sort of North American Mediterranean, with its outlet in the Pacific. » Etc.

Quoi qu'il en soit et s'il faut en croire Francis Audet, dans ses *Canadian Historical Dates and Events*, dès 1691, Henry Kelsey, au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, traversa le pays d'Assiniboine et parvint aux Montagnes-Rocheuses.

En tout cas, il est certain que les fils de La Vérendrye, en 1743,

touchèrent aux contreforts des Rocheuses, dans l'actuel Montana ou Dakota du Sud, et que Niverville, en 1751, vit également les Rocheuses.

Mais déjà la Guerre de Sept Ans est imminente. Les explorations vont cesser pour un temps. Il faudra attendre la fondation de la Compagnie canadienne de fourrures du Nord-Ouest et sa rivalité avec la Compagnie anglaise de la Baie d'Hudson pour voir reprendre les expéditions de traite, les fondations de postes et les voyages de découvertes.

Le premier en date et le plus prestigieux des découvreurs est Alexander Mackenzie. Il avait descendu, en 1789, le grand fleuve qui immortalise son nom. En 1792, il entreprend d'atteindre la mer de l'Ouest (l'océan Pacifique) en partant du fort Chipewyan, sur le lac Athabaska, à mi-chemin, dit-on, entre l'Atlantique et le Pacifique. Il hiverne sur la rivière de la Paix, à six milles en amont de l'embouchure de la rivière à la Boucane (Smokey). Il repart en mai, remonte la rivière de la Paix, bifurque vers le sud, dans la rivière aux Panais (Parsnip), portage vers l'ouest jusqu'à la rivière McGregor qui le conduit au fleuve Fraser, descend le fleuve dans la direction sud, s'engage résolument vers l'ouest dans l'affluent nommé, non pas Blackwater mais West Road, jusqu'à la lisière sud du Parc Tweedsmuir actuel; enfin par une succession de portages et de lacs, il atteint le Bentwick Arm, une baie profonde de l'Océan, à l'endroit maintenant appelé Bella-Coola. Sur un roc de la côte il écrit : « Alexander Mackenzie, from Canada, by land, the twenty-second of July, one thousand seven hundred and ninety-three. » En août, il était de retour au fort Chipewyan. En lisant son récit, au second volume de ses *Voyages from Montreal through the continent of North America*, on est frappé du petit nombre de noms de rivières, de lacs ou de montagnes qu'il enregistre. Sauf la rivière de la Paix, les autres étapes de son expédition n'ont été identifiées que plus tard. Lui-même n'impose un nom qu'à peu d'endroits, p.e. Porcupine Cove, Rascals' Village, Friendly Village. Il rapporte que des Indiens hostiles se sont plaints à lui de deux blancs venus de la mer et nommés *Macubah* et *Bensins*. On ne sait pas de qui

il s'agit. D'autre part, il affirme que, dès 1786, des trafiquants de fourrure — traders — avaient atteint la rivière aux Castors, dans les Rocheuses.

Le successeur immédiat de Mackenzie dans ces régions fut David Thompson, le premier topographe canadien, né à Berthier-en-haut. En 1797, il explorait la rivière Assiniboine dans la direction du Missouri, puis en 1798, les sources du Mississipi, en 1800, le versant oriental des Rocheuses. De 1807 à 1812, il traversa chaque année l'énorme chaîne de montagnes. Il découvrit, au hasard de ses expéditions, la source et le cours supérieur du Columbia et de la Kootenay. En 1811, il atteignit le fort Astoria, que les Américains venaient tout juste de construire.

Après lui, dans l'ordre des découvertes, vient Simon Fraser, né à Cornwall. Fraser, en 1805, était chargé des intérêts de la Compagnie du Nord-Ouest, à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. C'est lui qui donna à la région le nom de Nouvelle-Calédonie. Il construisit, en 1807, au confluent de la rivière Stuart et du fleuve Fraser, le fort George (le second du nom), maintenant Prince-George. En 1808, il descendit le Fraser, croyant descendre le Columbia, jusqu'à la ville actuelle de New-Westminster. Peut-être ne vit-il pas l'océan. Sur la route du retour au fort George, il donna le nom de son second, Quesnel, à une rivière des environs, comme il avait déjà nommé Stuart, un autre cours d'eau, en l'honneur d'un de ses compagnons.

Il faut encore signaler les deux expéditions commanditées par Jacob Astor, en 1810 et 1811, l'une, venue par mer et qui fonda Astoria, l'autre, partie de Saint-Louis et qui mit quinze mois à atteindre le Columbia.

John Work, en 1823, entreprit le voyage de York Factory, sur la baie d'Hudson, au fort George du Fraser. Plus tard, en 1831, devenu chef traitant de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il quittera le fort Vancouver sur le Columbia pour aller visiter la tribu des Teles Plates et celle des Pieds-Noirs.

George Simpson, gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hud-



son, fera, en 1824, un voyage record, de la baie d'Hudson à l'embouchure du Columbia, en quatre-vingt-quatre jours — prenant vingt jours de moins que tout autre explorateur. Du Columbia, il enverra une expédition aux bouches du Fraser, afin d'y chercher l'emplacement d'un fort et de reconnaître les possibilités de navigation.

Il faut enfin rappeler les voyages de Lewis et Clark et ceux du général Frémont, en territoire américain sans doute, mais qui jettent des clartés sur la formation du territoire dont nous étudions l'histoire.

* * *

Il est extrêmement intéressant de scruter les dix-huit cartes de l'*Historical Atlas of Canada*, par Lawrence Burpee, qui montrent l'évolution du territoire de l'Amérique du Nord, de 1643 à 1927. On y voit en présence quatre puissances : la Compagnie de la Baie d'Hudson, (à partir de 1670), la France, l'Angleterre et l'Espagne. A mesure que la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre gagnent du terrain, la Nouvelle-Espagne, d'abord prépondérante au sud du 40°, sur toute la largeur du continent, recule à l'ouest du Mississipi, remonte vers le nord après la Guerre de Sept Ans, recule encore vers le Pacifique, lors de l'achat de la Louisiane par les Etats-Unis, en 1803, et finit par n'occuper que le territoire actuel du Mexique. Pendant ce temps, la Compagnie de la Baie d'Hudson étend de plus en plus ses privilèges de traite vers l'océan Pacifique à travers les régions dites Indiennes.

En 1825, il y a, entre les Montagnes-Rocheuses et l'océan Pacifique et, du Grand Lac Salé (alors possession du Mexique) à l'extrémité nord de l'île de la Reine-Charlotte, un pays qui se nomme l'Orégon. Ce pays, de 600,000 milles carrés, n'est ni anglais, ni américain, ni mexicain. Londres et Washington se le disputent et, en attendant un règlement de frontières, l'administrent conjointement. Cela s'appelle *free and joint occupancy*. La Compagnie de la Baie d'Hudson qui, on se le rappelle, a absorbé la Compagnie du Nord-Ouest, dès 1821, y fait un commerce actif. Elle a fondé, à l'embouchure du Co-

lumbia et de la Willamette, le fort Vancouver (qu'il ne faut pas confondre avec la ville de Vancouver sur le golfe de Georgia).

La fertilité de la région attira bientôt des colons, venus de l'est du continent. Et c'est ainsi que, en 1845, il y avait là 3,000 Américains. La *free and joint occupancy* devenait intenable. Des frontières s'imposaient entre les Etats-Unis et le Canada. Le traité de Washington les fixa en 1846. La ligne du 49° fut prolongée de l'est des Rocheuses jusqu'au détroit qui sépare la terre ferme de l'île de Vancouver. A cet endroit, la frontière s'inclina vers le Pacifique. Mais on avait oublié les îles du Déroit. On crut bon, en 1871, de recourir à l'arbitrage de l'empereur Guillaume d'Allemagne. Il désigna le canal de Haro. Ce tracé n'ayant pas satisfait tout le monde, on dut le modifier, cette fois définitivement, en 1908.

Il était clair que la colonisation par les Américains de la région du bas du fleuve Columbia avait entraîné pour le futur Canada la perte d'un magnifique territoire. C'est le fleuve qui aurait dû servir de frontière et non pas une ligne imaginaire. Instruite par cet échec, l'Angleterre hâta la venue de colons au nord du détroit Juan de Fuca et établit, en 1849, un gouvernement qu'il confia à la Compagnie de la Baie d'Hudson dans l'île de Vancouver et les îles adjacentes. La Nouvelle-Calédonie, c'est-à-dire la terre ferme, et les territoires indiens du nord étaient administrés de la même manière. Les « gold rushes » ou ruées de l'or qui, bientôt après, attirèrent des aventuriers vers l'île de la Reine-Charlotte et le fleuve Fraser, portèrent le gouverneur Douglas à demander une délimitation plus nette de la Nouvelle-Calédonie. Ce fut fait en 1858. La Nouvelle-Calédonie eut alors pour frontières, les Etats-Unis au sud, à l'ouest l'océan Pacifique sans l'île de Vancouver, à l'est la ligne des eaux descendant des Rocheuses vers l'océan, au nord l'île de la Reine-Charlotte, la rivière Babine ou Simpson et la rivière Finlay, un bras de la Paix. Plus tard, cette frontière fut remontée jusqu'à la rivière Stikine et, en 1866, définitivement fixée à la ligne 60°.

La loi de 1858 prévoyait le changement d'appellation de la Nou-

velle-Calédonie, — la reine Victoria, voulant éviter la confusion avec la colonie française du même nom, suggérait Colombie-Britannique. Ce qui fut fait en 1866, en même temps que l'île Vancouver entraît dans le giron. On sait que la nouvelle province accepta de faire partie de la Confédération canadienne en 1871.

B. PEUPLEMENT

Sans entrer dans les détails du peuplement à cette époque, rappelons que le fort Victoria, dans l'île Vancouver, avait été fondé en 1843. Après la ruée de l'or de 1857, qui attira beaucoup de prospecteurs français montés de Californie et de prospecteurs canadiens-français venus du Québec, ce fort insulaire, élevé à la dignité de ville, contenait assez de citoyens francophones pour rendre possible la parution — trois fois la semaine — d'un journal français : *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie*. Son rédacteur était un réfugié du Second Empire, le comte P. de Garro. La feuille ne vécut pas longtemps mais précéda de quelques mois le premier journal anglais *The Colonist*.

L'année suivante, devait se fonder sur la terre ferme, à quelque quinze milles de l'embouchure du Fraser, l'établissement de *Queensborough* qui devint plus tard, par la volonté de la reine Victoria, la ville de New-Westminster et, pendant huit ans, la capitale de la Colombie-Britannique.

A quelle date exactement s'éleva sur les bords du golfe de Georgia, entre l'English Bay et le Burrard Inlet, le petit bourg de Gastown ? Un Guide populaire de Vancouver nous apprend que, en 1862, la *Cariboo gold rush* attira en ces lieux Hugh McRoberts, ses neveux Fitzgerald et Samuel McLeery, puis l'Anglais John Norton, et à sa suite un ancien marin John Deighton, surnommé Gassy Jack, à cause de son intarissable faconde. Ce dernier ouvrit une taverne; autour de cette taverne s'établirent quelques pionniers. Le hameau ainsi formé prit bientôt le nom de Gastown, en souvenir de son initiateur.

Heureusement, cette appellation fantaisiste ne devait pas se

perpétuer. En 1871, je crois, l'arpenteur sir Joseph Trutch, ayant passé par là, changea le nom en celui de Granville, en l'honneur de Leveson-Gower George Granville (1815-1891), secrétaire des colonies. L'essor de la ville ne date cependant que de 1886. Alors que le chemin de fer Transcontinental canadien du Pacifique y établissait son terminus, le gouverneur de la Province accorda au bourg naissant une charte de cité et lui assigna le nom prestigieux de Vancouver.

* * *

C'est à peine si, jusqu'ici, nous avons prononcé un seul nom canadien-français, celui de Quesnel ; et pourtant les Canadiens français ont été partout présents en Colombie-Britannique et en Orégon, à partir de l'expédition de Mackenzie, en 1793. Mackenzie écrit même que des traiteurs s'étaient rendus à la rivière au Castor, en pleine chaîne des Selkirk, dès 1786 ; et l'on peut être sûr qu'avec ces traiteurs il y avait des Canadiens français. Il y en eut, en qualité de canotiers, de chasseurs, de guides ou d'interprètes, avec tous les explorateurs de l'époque.

Alexander Mackenzie, en 1793, en nomme six : Charles Doucette et Joseph Landry qui l'avaient accompagné, en 1787, sur le fleuve Mackenzie, et François Beaulieu, Baptiste Bisson, François Courtois, Jacques Beauchamp. Quand le topographe David Thompson, en 1797, remonte l'Assiniboine vers les sources du Missouri, il amène avec lui huit traitants libes canadiens-français : René Jusseume, Joseph Boisseau, Alexis Vivier, Pierre Gilbert, François Perrault, Tous-saint Vandry, Louis-Joseph Houle, Jean-Baptiste Meunier. En 1800, Jacquot Cardinal est avec lui ; en 1806, Antoine Clément. En 1807, quand il explore les Rocheuses entre la rivière Saskatchewan et le Columbia, ses compagnons canadiens sont Mousseau, Lussier, Beaulieu et Lacombe. En 1810, il descendra du col d'Athabasca jusqu'au fort Astoria, avec Baptiste d'Eau, Côté, Lussier, Lamoureux, Valade, Batoche, Pareil, Dubord, Villiard, Vandette, laissant quelques-uns d'entre

eux à la rivière au Canoe (Boat Embankment) et s'adjoignant, en revanche, Michel Boulard, François Grégoire et l'interprète Michel Bourdeaux. En 1811, Charles Lagacé et Nicolas Montour fils sont de son parti.

Simon Fraser, lors de son premier voyage de 1806, avait avec lui Basile, Bazin, J.-B. Boucher, Gervais, Rivard, Bisson, Lalonde, Laramée, Saucier, Guimont, Fortier, La Pistole, Arganton. Quelques jours plus tard, il ajoutait à ce groupe Gosselin, Gagnon, Ménard, La Malice, d'Allaire, Saint-Pierre et Blais. Quand, en 1808, en compagnie de Jules-Maurice Quesnel et de Stuart, deux autres chefs traitants comme lui, il explore pour la seconde fois le cours d'eau qu'il croyait être le Columbia et qui portera dans l'avenir son propre nom, dix-neuf voyageurs canadiens-français (dont un, nommé Prévost) naviguent avec lui.

Les deux expéditions d'Astor, en 1810, ne purent pas davantage se passer des Canadiens français. Le *Tonquin*, parti de New-York le 27 juillet 1810 et arrivé au Columbia le 28 février 1811, portait à son bord Gabriel Franchère et deux autres commis canadiens-français, plus dix guides, chasseurs, manoeuvres de même race. Quant à la seconde expédition venue par terre, de Saint-Louis, et qui n'atteignit son but qu'en 1812, elle comptait quarante Canadiens français.

On a pu retracer quelques membres de ces expéditions et quelques employés de la Compagnie du Pacifique. Ce sont, outre Gabriel Franchère, Ovide de Montigny qui sera l'un des fondateurs du fort Okanagan, Antoine Clappine, Carrière, Joseph Delaunay, Pierre Détaillé, Joseph Gervais, Louis Labonté, Jacques Lafantaisie, Michel Laframboise, les trois Lapensée (Basile, Ignace et Olivier), Joseph Lapierre, François Leclerc, Gilles Leclerc, Etienne Lucien, Nadeau, Pillet, Jean-Baptiste Prévost, Benjamin Roussel, André Vallée, Baptiste Leblanc et les commis Jean-Baptiste Turcotte, François Landry, Baptiste Lamoureux, Pierre Lacourse, André Lachapelle, P.-D. Jérémie, François Gardepie.

Sir George Simpson fit son mémorable et rapide voyage de

1823, entre la baie d'Hudson et les bouches du Columbia, avec un équipage et des guides surtout canadiens-français. Cadot et Prévost (ce dernier déjà rencontré avec Fraser et « qui connaissait tout ») étaient du nombre. Plus tard on vit avec lui Charpentier, Delorme, Pierre Lacourse, Larante, Larose, Alexis Lespérance, François Saint-Denis. Quand il envoya reconnaître les bouches du Fraser, trente-six Canadiens étaient du parti.

Il y avait des Canadiens français avec Lewis et Clarke ; il y en avait avec le général Frémont. Lewis et Clarke avaient avec eux aux Rocheuses, Toussaint Charbonneau, Pierre Dorion, François-Antoine Larocque et Jean-Baptiste Lepage ; le général Frémont employait Jean-Baptiste Desrosiers, Clément Lambert, Raphaël Proulx, François Tessier et surtout Basile Lajeunesse, le compagnon de ses trois expéditions.

D'autres voyageurs célèbres s'adjoignirent des Canadiens français dans leurs difficiles explorations. Avec Alexander Anderson, en 1846, il y avait Edouard Montigny et Jean-Baptiste Vautrin ; avec les lieutenants Pullen et Hooper, sur le Mackenzie, en 1849, il y avait Jérôme Saint-Georges dit Laporte, leur guide, que nous retrouverons en 1857, accompagnant Rod. Macfarlane sur le fleuve arctique Anderson ; avec le Dr Richardson, parti à la recherche de Franklin en 1850, il y avait Sauveur Saint-Martin et les deux métis français Jean-Baptiste Bruce et Thomas Cadrant ; avec Robert Campbell au Yukon en 1850, il y avait Jean-Baptiste Forcier ; Pierre Bottineau accompagnait le colonel Noble au fleuve Fraser, en 1859 ; Louis Battenotte et Toussaint Vandry étaient avec Milton et Cheadle lors de leur voyage aux Rocheuses en 1863.

D'autre part, la Compagnie de la Baie d'Hudson, la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie du Pacifique (Astor) avaient à leur service nombre de Canadiens français. Dès 1805, la Compagnie du Nord-Ouest ouvrit un poste sur la rivière à la Truite, poste qui porta le nom de La Malice parce que La Malice en eut la direction à partir du premier hiver : c'est le fort McLeod des listes officielles. On sait

déjà qu'Astoria fut fondée en 1811, par les passagers du *Tonquin*. En 1831, la Compagnie de la Baie d'Hudson organisait le fort Simpson, au nord de la ville actuelle de Prince-Rupert. Après la disparition de la Compagnie du Pacifique et la fusion de la Compagnie du Nord-Ouest et de la Compagnie de la Baie d'Hudson, celle-ci eut juridiction sur tous les postes de l'extrême ouest. En 1856, sur les 154 stations qu'elle possédait, 30 étaient situées dans l'ancien territoire de l'Orégon; dans le district du Columbia, Fort Vancouver (1825)⁽³⁾, Umpqua, Cape Disappointment, Chinook Point, Carveeman, Champoege, Nesqually (1833), Cowlitz (1837); dans le district de Colville, Fort Colville (1825), rivière Pend-Oreilles, Têtes-Plates, Kootenay (1807), Okanagan (1811); dans le district de la rivière Snake, Walla-Walla (1818), Fort Hall, Fort Boisé; dans le district de l'île de Vancouver, Fort Victoria (1843), Fort Rupert, Nanaïmo (1852); dans le district du Fraser, Fort Langley (1827); dans le district de la Côte Nord-Ouest, Fort Simpson (1834); dans le district de la rivière Thompson, Kamloops (1812) et Fort Hope (1848); dans le district de la Nouvelle-Calédonie, le lac Stuart (1806), le lac McLeod, le lac Fraser (1806), Alexandria (1821 — ancien fort Alexander), le fort George (1807 — l'actuel Prince-George), le lac Babine (1822), le lac Connolly (1826). (Honolulu appartenait à ce district). Il y avait eu aussi les forts Nass (1831), McLoughlin (1833) et Durham (1840).

Sans doute tous les Canadiens français qui séjournèrent dans ces postes (il y en avait 300 au service de la Compagnie du Nord-Ouest en 1817) ou qui firent partie des expéditions que nous avons énumérées, ne demeurèrent pas dans l'extrême ouest. On sait, par exemple, que Gabriel Franchère, venu en 1811 sur le *Tonquin* à Astoria, retourna à Montréal en 1814, devint agent de la Compagnie du Sud, séjournna au Sault Sainte-Marie en 1834, devint partenaire de la maison Chouteau, à Saint-Louis, puis fonda la maison Franchère et Cie, à New-

(3) La date entre parenthèses est celle de la fondation de ces postes.

York, et y mourut président de la Société Saint-Jean-Baptiste ; nous savons aussi que Jules-Maurice Quesnel, traiteur de la Compagnie du Nord-Ouest, traversa les Rocheuses en 1807 pour aller aider Simon Fraser, reconnu avec lui le fleuve Fraser en 1808, puis quitta la Nouvelle-Calédonie et revint à Montréal en 1810 où il décéda en 1842, conseiller législatif.

Mais il est avéré que beaucoup d'*engagés* des grandes compagnies, une fois leur engagement terminé, restèrent dans les admirables régions où ils se trouvaient. A ceux-ci, ajoutons les « free hunters » ou chasseurs indépendants, qui n'étaient attachés à aucune compagnie : David Thompson, lors de son voyage de 1811 à Spokane, en rencontra 350, la plupart, Canadiens français. Il ne faut pas négliger non plus les groupes qui vinrent de l'est du Canada s'établir dans les pays neufs du Pacifique : en 1818, par exemple, 25 Canadiens français, sous la direction de Louis Pichette, arrivaient à Astoria, après un terrible voyage où ils avaient perdu sept des leurs.

Bref, vers 1838, la population blanche de la Colombie était estimée à 900 âmes. A Willamette, en 1841, il y avait 100 familles ; 60 de celles-ci (350 individus) étaient catholiques. On y comptait 83 cultivateurs canadiens-français. A Cowlitz, 12 familles demeuraient : 60 catholiques en tout. Les précisions manquent qui permettraient de faire un recensement exact.

Ce qui est certain, c'est que depuis plusieurs années, les familles dispersées dans ces immenses et lointains territoires, réclamaient des secours religieux. On ne sache pas qu'aucun missionnaire ait jamais accompagné les « brigades » qui se rendaient au Pacifique. Plusieurs de ces exilés de l'extrême ouest, élevés dans les bonnes et pieuses paroisses de la province de Québec, avaient dû souvent dire, comme Lagimodière, de la rivière Rouge, en 1816, à lord Selkirk : « Des prêtres, qu'on nous envoie des prêtres au plus vite. » Mgr Joseph Signay entendit leur appel et leur envoya, en 1838, deux prêtres, M. Norbert Blanchet, né à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, dans le Bas-Canada, et M. Modeste Demers, de Saint-Nicolas.

C. LA HIERARCHIE

Les deux missionnaires quittèrent Montréal, le 3 mai 1838. Ils se rendirent d'abord à Saint-Boniface, puis de là, à Norway House, au nord du lac Winnipeg où se formait la brigade de la Colombie. Exerçant en passant leur ministère chez les Canadiens et les Indiens, ils arrivent au fort Edmonton. Ils sont à Jasper House, le 2 octobre ; là aussi ils administrent les sacrements aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson demeurés sur les lieux. Le 10 octobre, ils ont atteint le col des Rocheuses avec 72 chevaux ; le 13, ils sont au campement des Barges (Boat Encampment) sur le Columbia ; le 14, aux Dalles de la Mort, le 18, à la Maison des Lacs. Ils s'y arrêtent jusqu'au 3 novembre. Et le 24 du même mois, ils sont accueillis au Fort Vancouver, près de l'embouchure du Columbia, par James Douglas, qui sera plus tard gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.

Ils s'établissent d'abord à Cowlitz, où demeurent un certain nombre de Canadiens, libérés de leur engagement par la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis font des missions à Willamette et au fort Vancouver. C'est ici que M. Blanchet, présent à l'arrivée de la brigade du Nord venant des rivières Fraser et Thompson, et composée de 57 hommes, durs à cuire, fait parmi eux des conversions. Quand arrive, un peu plus tard, une brigade du Sud, hommes et femmes « dénués de principes et de morale », il administre 40 baptêmes et bénit 13 mariages. Puis il visite les Indiens du Puget Sound, surtout ceux de l'île Whitby. De son côté, M. Demers établit une mission à Nesqually et se rend à Walla-Walla, à Okanagan et à Colville.

En 1840, M. Blanchet fait un premier voyage à l'île de Vancouver — tandis que M. Demers s'occupe des Indiens Chinook.

En 1841, M. Demers, rendu au fort Langley, sur le bas Fraser, y baptise 700 enfants. L'année suivante il évangélise les Indiens porteurs, remonte le Fraser jusqu'à Prince-George et pousse jusqu'au fort Stuart. En hiver 1843, il visite les Indiens Atnans ; le 1er mars,

il est au fort de la rivière Thompson, le 19, au fort Okanagan. En 1844, il est nommé curé d'Oregon City.

Entre temps, les deux grands missionnaires avaient reçu des renforts. Un père jésuite, de nationalité belge, le P. de Smet, fondateur de la mission des Têtes-Plates, est passé en Colombie. Trois ans plus tard, en 1844, il reviendra avec trois autres Pères, un frère et six religieuses belges, qui s'établiront à la rivière Willamette.

Deux autres missionnaires, Canadiens ceux-là, sont arrivés en 1842. Ce sont MM. J.-B. Zacharie Bolduc et Antoine Langlois. Leur voyage nous paraît maintenant quelque chose d'épique. Partis de Boston, le 12 septembre 1841, ils aperçoivent les côtes de Patagonie après 78 jours de navigation ; ils doublent le cap Horn, le 14 décembre, et atteignent Valparaiso, le 28. Ils y passent deux mois chez les Frères du Sacré-Coeur, puis s'embarquent sur la goélette française *La Rose* et touchent Tahiti, le 5 mai. Ils sont aux îles Sandwich le 11 juin, à Honolulu le 13 juillet, au fort Vancouver, le 15 septembre 1842.

M. Langlois est fixé à Willamette, M. Bolduc « destiné à courir les bois », hiverne à Cowlitz, puis se rend au Puget Sound, à l'île Whitby, puis à l'île Vancouver. Il y sera quand sir James Douglas fondera le fort Victoria, en mars 1843, et il y célébrera la première messe.

Plus tard vinrent d'autres missionnaires. L'abbé Pierre Rondeau commence sa mission de Quamichan dans l'île Vancouver en 1859 et y reste quarante ans. L'abbé Louis-Pierre-Godefroy Rousseau, ordonné à Willamette, est le missionnaire des Dalles en Orégon. M. François-Xavier Préfontaine quitte Oka, au lac des Deux-Montagnes, en 1863, passe par Panama, atteint la Colombie en 1864, exerce son ministère à Port Townsend, puis à Seattle.

N'ayons garde d'oublier que les Oblats apparurent aux bords du Pacifique en 1847 et qu'ils y sont restés jusqu'à ce jour. Sur un total de 211 Pères, 104 ont été Français ou Canadiens français.

Le P. Norbert Ouellette, né à Yamachiche, vécut sept ans à

New-Westminster, puis dans le district de Kootenay où il fonda Cranbrook. Nous parlerons plus loin des évêques oblates.

On ne nous pardonnerait pas d'oublier les dévouées religieuses de la Providence et de Sainte-Anne qui se rendirent en Colombie, à cette époque lointaine. Cinq religieuses de la Providence arrivèrent au fort Vancouver en 1856. La première supérieure fut Mère Joseph du Sacré-Coeur (Esther Pariseau). Nous connaissons deux de ses compagnes : Mère Praxède de la Providence (Desanges Lamothe), décédée à Vancouver en 1889, et Soeur Vincent-de-Paul (Adélaïde Thériault). Les Soeurs de Sainte-Anne atteignirent la Colombie en 1858. Soeur Marie-Angèle (Angèle Gauthier) y demeura jusqu'en 1898 ; Soeur Marie-du-Sacré-Coeur (Salomé Valois) mourut à Victoria en 1906 ; Soeur Marie-Luména (Virginie Brasseur) se dévoua successivement à Victoria, sur le bas Fraser, à New-Westminster, Kamloops et Quamichan. Et nous ne parlerons pas des autres religieuses qui allèrent rejoindre ces deux groupes de pionnières.

* * *

Un grand événement avait donné, en 1843, un élan décisif à la religion catholique en Orégon et en Colombie-Britannique. Le premier décembre de cette année-là, M. Norbert Blanchet, le premier missionnaire de la région, était nommé vicaire apostolique. La nouvelle ayant pris du temps à lui parvenir, il ne quitta le fort Vancouver que le 14 novembre 1844, passa en Angleterre le 20 mai 1845, se fit sacrer à Montréal le 25 juillet, puis traversa de nouveau en Europe, chercher du secours. Son voyage à Rome eut des résultats inattendus. Le Saint-Siège partageait l'Orégon en huit districts et, le 24 juillet 1846, nommait Mgr Norbert Blanchet archevêque d'Oregon City et de Nesqually et métropolitain. Il lui donnait pour suffragants son compagnon des premiers jours, Mgr Modeste Demers, évêque de l'île Vancouver, de l'île de la Reine-Charlotte et de la Nouvelle-Calédonie, et son propre frère Mgr Magloire Blanchet, évêque de Walla-Walla,

de Fort Hall et de Colville. Les cadres ainsi formés, la religion allait prendre un nouvel essor. Nous en suivrons les développements dans la partie canadienne de la région puisque, aussi bien cette même année, le traité de Washington fixait les frontières.

A cause de ce règlement des frontières, la carrière des deux évêques Blanchet ne nous intéresse plus directement dans cette étude. En revanche, le territoire confié aux soins de Mgr Demers se trouvant tout entier au Canada, nous en suivrons les vicissitudes. L'évêché de Victoria, érigé par Pie IX en 1846, fut d'abord suffragant d'Oregon City ainsi que nous l'avons vu. Léon XIII, en 1903, le détachant des Etats-Unis, l'éleva au rang d'archevêché avec le diocèse de New-Westminster et les vicariats apostoliques. Mais en 1908, par décision de Pie X, il redevint évêché. Mgr Demers en demeura titulaire jusqu'en 1871. Lui succédèrent, par une sorte de récompense du zèle du P. de Smet et des missionnaires de son pays qu'avait attirés sa réputation, une suite d'évêques belges et des Pays-Bas : Mgr Seghers, Mgr Brondel et Mgr Lemmens, jusqu'en 1898. Après cette date, les évêques seront ou Américains (Mgr Christie) ou Allemands (Mgr Orth) ou Canadiens anglais — ce qui n'empêcha pas l'un d'eux de me dire, un jour : « Transplantez-moi trois ou quatre paroisses du Québec dans mon île et je serai rassuré sur l'avenir de la religion ».

Le siège de Vancouver connut aussi d'intéressantes transformations. Du vivant même de Mgr Demers, en 1863, la Nouvelle-Calédonie devint vicariat apostolique. Mgr d'Herbomez, un Oblat de nationalité française, en fut le premier titulaire. Il demeurait à New-Westminster. A sa mort, en 1890, New-Westminster devint siège épiscopal et le demeura jusqu'en 1908. Les successeurs immédiats de Mgr d'Herbomez furent deux autres Oblats français, Mgr Durieu et Mgr Dontenwill. Ce dernier venait d'être nommé archevêque de Vancouver — le siège de New-Westminster disparaissant — quand il fut élu général des Oblats. Les archevêques qui suivirent, depuis 1910, furent tous de langue anglaise.

Quelques mois avant que Vancouver devint siège archiépisco-

pal, Pie X créait la préfecture apostolique du Yukon et de Prince-Rupert. Benoît XV en fit un vicariat apostolique, en 1916, et y nomma Mgr Bunoz, un Oblat français. Mgr Coudert, également Oblat et français, lui fut adjoint en 1936, jusqu'au jour où le vicariat apostolique du Yukon devenait indépendant sous le nom de White Horse. Mgr Coudert en fut le titulaire, en janvier 1944, tandis que Mgr Jordan, évêque oblat, succédait à Mgr Bunoz, sur le siège de Prince-Rupert, en juin 1945.

Dix ans plus tôt, l'immensité du territoire colombien avait porté Rome à former un nouveau diocèse dans la partie orientale de la province. L'évêché de Nelson, érigé en 1936, eut pour premier pasteur Mgr Johnson. Enfin apparut au centre du pays, en 1944, le diocèse de Kamloops dont le premier titulaire fut Mgr Jennings.

* * *

La langue de l'épiscopat est un indice de la langue prépondérante de la population. A cet égard les statistiques sont fort décevantes pour nous. Il est évident que si les Canadiens français se portèrent en assez grand nombre vers le Pacifique, au début et au milieu du XIXe siècle, ils cessèrent ensuite d'y aller et ceux qui s'y trouvaient se mêlèrent tellement à la population environnante qu'ils finirent par disparaître. Le recensement de 1941 nous laisse rêveur et sceptique, tellement il contredit les habitudes de la race.

En 1941 donc, la population totale de la Colombie-Britannique était de 817,861 âmes, sur lesquels on ne comptait que 21,876 Français (c'est-à-dire, selon la manière de recenser : Canadiens français et Français de France), dont 14,011 seulement étaient catholiques romains, les autres se distribuant entre toutes les églises protestantes.

L'immense majorité de la population, 558,085 est composée de britanniques, Anglais, Ecossais, Irlandais (ceux-ci au nombre de 83,460). Viennent ensuite, par ordre d'importance, les Scandinaves (41,560), les Indiens (24,882), les Allemands (22,407), les Japonais

(22,096), les Français et Canadiens français (21,876), puis les Chinois (18,619), les Russes (16,474), les Italiens (13,292), etc.

Pour revenir aux Canadiens français et Français⁽⁵⁾, ils n'étaient alors que 756 à Victoria et 6,303 dans la grande ville de Vancouver, forte de 280,000 âmes. (On m'affirme qu'aujourd'hui, il faut dire plus de 400,000). Ne nous étonnons donc pas si, de nos jours, il n'y a qu'une paroisse de langue française à Vancouver, celle du Saint-Sacrement, et quelques prêtres canadiens-français isolés. Signalons, chez les Franciscains, le R. P. Zéphirin Noël, et à l'hôpital Saint-Vincent, M. l'abbé Perrault.

En dehors de la ville, nous découvrons la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes de Maillardville et celle de Notre-Dame-de-Fatima, dont le curé est un Oblat .

Dans le diocèse de Victoria, nous repérons Saint-Edouard de Duncan, Fulford Harbor, Saint-Anselme de Kakawis et Kuper Island (mission indienne) dont les desservants sont de langue française. Dans le diocèse de Nelson, il y a un Prémontré, de race française, à Sainte-Thérèse de Rutland ; un Franciscain à Saint-Antoine de Trail, un Oblat aux missions de Waldo-Windermere ; dans le diocèse de Kamloops, rien !

Nous nous reprenons un peu dans le nord de la province, dans le diocèse de Prince-Rupert, grâce aux Oblats. Sur les dix-sept paroisses du territoire, six (Babine, McLeod, New Hazelton, Smithers, Terrace, Vanderhoof) sont entre les mains d'Oblats français ou canadiens-français et une (Moricetown), est confiée à un prêtre séculier dont le nom ne laisse aucun doute sur sa race : Sanschagrin . . .

D. VESTIGES

Si nous jetons maintenant un regard sur les cartes géographi-

(5) Les Français sont : 179 à Kamloops, 179 à Kelowna, 109 à Nanaimo, 221 à Nelson. 788 à New-Westminster, 185 à North Vancouver, 225 à Prince Rupert, 200 à Trail, 6,303 à Vancouver, 756 à Victoria, 162 à Vernon.

ques, qu'y reste-t-il de notre passage, de 1792 à nos jours ? Sur les cartes de petit format, un seul nom, je crois, celui de Quesnel, donné par Simon Fraser à une rivière et à un lac, en l'honneur de son compagnon. Sans doute, il arriva aux autres explorateurs de donner le nom de quelqu'un de leurs collaborateurs à un accident géographique digne d'attention ; mais ils furent moins nombreux ; le nom tomba dans l'oubli ou fut remplacé.

Quand on examine avec attention une carte plus détaillée, par exemple, celle qu'a publiée le Département des Mines et Ressources, ou celle de grand format, en quatre feuillets, dressée par le Département des Terres et Forêts (15.78 milles au pouce), on fait des découvertes, toujours intéressantes et parfois savoureuses. Il est assez évident qu'un bon nombre d'expressions géographiques ont été simplement traduites en anglais, d'après des cartes primitives. D'autres sont restées dans leur premier état. Ainsi la Tête Jaune, le lac Azure, France Ways, la crique Risquée (Riske), les Priest Rapids, la Porte d'Enfer, le lac La Hache, le lac de la Brigade, le lac de l'Alouette, le Pouce Coupé, la rivière Eauclair, le lac Trembleur, le lac Nez, la rivière aux Vents, la French River, le lac à la Butte, Cachalot sur l'île de Vancouver, et cette crique Prassepatou qui est sûrement la prononciation fautive de Passe-partout, et surtout ces rapides au nom charmant de Ne-parle-pas. Dans le parc Jasper, à cheval semble-t-il sur l'Alberta et la Colombie, on compte bon nombre de noms français. C'est ici que l'on trouve la Tête-Jaune, la Roche-Noire, la Roche-Bonhomme, le pic du Caniche, le mont Grisette, le mont du Marmot, le mont du Chevron, le lac Maligne, le mont de l'Arête. Ici aussi un nom historique, celui de Tonquin (le navire tragique d'Astor) donné à une crique, à une colline, à une passe ; de même celui de Franchère, qui rappelle le célèbre traitant et auteur de Mémoires ; enfin le mont de Smet, ainsi appelé par les Indiens en l'honneur de leur plus grand missionnaire.

Au sud-ouest de la province, le lac et la rivière Blanchet rappellent deux des premiers évêques de l'extrême ouest ; dans l'est,

Durieu, le nom de l'évêque de New-Westminster et West Demars, évidemment une déformation orthographique de Demers, le nom du premier évêque de Victoria et de la Nouvelle-Calédonie. Au nord, la rivière Petitot est le mémorial d'un missionnaire français du XIXe siècle, écrivain ethnologue. Une intention du même genre fit donner à une montagne le nom de Deville, hydrographe français, arpenteur général du Canada, qui appliqua la photogrammétrie dans les Rocheuses, dès 1885.

On sera peut-être étonné de rencontrer un lac Bonaparte, on le sera moins de voir un mont Cartier, encore moins un mont Wilfrid Laurier et un mont Lady Laurier, et pas davantage un mont Joffre et un lac Foch.

Des chercheurs d'or ont laissé leurs noms aux endroits où ils ont trouvé le précieux métal : la crique Trépanier, la crique Thibert, les criques Bourgeaux, Blanchard, Boucher, LaPrise, Brenot, Lagarde, Beaudette, Tremblay, Vigné.

Bref, tout le territoire est émaillé de noms français : Labouchère, Paul, Lizette, Michel, Porcher, Blanchard, Boyer, Racine, Lemieux, Josephite, Derome, Quentin, Belourdet, Côté, Bayard, Flameau, Patry, Fontas, Boudreau, Le Hudette, Le Moray, Bessette, Carrier, Martel, Pavillon, Tranquille, Mamette, Bouleau, Barrière, DesRoches, Leblanc, Alexis, LeBourdais, Antoine, Basque, Lamprière, Brazeau, Isle Pierre, Legrand ; et Bastille, Cayenne, Bayonne, Valencienne, Arras ; et, chose curieuse en un pays où ont passé tant de Canadiens français, un seul nom de saint, celui de saint Joseph . . .

On peut reconnaître dans cette liste un certain nombre de traitants, guides, interprètes des Compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest : tels Boyer qui a donné son nom à un affluent de la Paix, et Paul (Joseph) fameux guide et timonier natif de Sorel, et les trois Lapensée, arrivés ensemble à Astoria et morts tragiquement. Mais combien les deux Larocque, Antoine et Joseph—Joseph surtout, voyageur formidable et traiteur en chef de la Baie d'Hudson, les Pambrun, en particulier Chrysologue I, commandant au lac Babine,

puis à Walla-Walla, Ovide de Montigny, passager du *Tonquin*, qui fut un des fondateurs du fort Okanagan, et bien d'autres avec ces cinq derniers, auraient mérité par leur endurance, leur habileté, leur courage, de passer à la postérité . . . sur une carte géographique !

E. RENOUEAU

Comme ces noms géographiques, dispersés aux quatre points cardinaux de nos cartes modernes, les Canadiens français de la Colombie-Britannique ne sont pas groupés. Disons plutôt qu'ils ne l'étaient pas jusqu'en ces dernières années. Nous savons, en effet, qu'il se fait dans ce sens un travail excellent. La population française a passé, en dix ans (1931-41), de 15,028 à 21,876 et, de 9,716 catholiques qu'ils étaient les Français sont devenus 14,011. Depuis, certains centres de formation militaire ayant attiré vers la Colombie des recrues de langue française, il s'en est suivi des mariages qui ont fortifié le groupe canadien-français. Un mouvement de migration vers l'extrême ouest est assuré par des *comités de placement*. D'autre part, les revendications et les succès des minorités des provinces centrales, une évolution lente mais avérée de l'opinion anglo-canadienne, les voyages plus fréquents des Québécois en Colombie, l'appui moral de la vieille province française ont produit un renouveau de confiance.

Il est certain que, au début du siècle, il y eut un premier éveil de vie collective chez les nôtres en Colombie-Britannique. Une *Union canadienne-française de Vancouver* s'organisa en 1905 et se maintint jusqu'en 1912. Elle eut un sursaut de vie en 1926 et disparut tout à fait au bout d'un an. Mais alors naquit un *Cercle dramatique et musical*, fondé par un groupe de dames soucieuses de l'avenir de la race canadienne-française. Ce cercle, en se développant, devait exercer la plus bienfaisante influence. Il devint, en 1929, l'*Association des Dames et Demoiselles de Langue française* : nous lui devons la célébration de la fête annuelle de Saint-Jean-Baptiste. Ladite association, pourvue d'une charte en 1936, poursuit son oeuvre avec ténacité. Grâce à elle, S. E.

le cardinal Villeneuve, lors de sa visite à Vancouver en 1937, put rencontrer un groupe compact de 200 Canadiens français, et les délégués du Comité permanent de la Survivance française, Mgr Camille Roy, en 1939, et M. Adrien Pouliot, en 1941, reçurent un accueil chaleureux.

L'année 1941 marque un nouveau pas en avant. L'Association des Dames et Demoiselles, désireuse de faire participer les hommes à son oeuvre, se transforma en *Association canadienne-française de Vancouver*. En même temps apparaissait, à Victoria, le *Club canadien-français de la Colombie-Britannique* qui donnait corps à une activité éparse dans l'île depuis 1930.

Nous étions alors en pleine guerre mondiale. Les besoins du moment suscitèrent les comités de *France libre*, à Vancouver, et d'*Aide aux Enfants de France*, à Victoria, deux oeuvres qui disparurent avec le conflit. Il faut signaler d'autres fondations éphémères, qui eurent leur utilité passagère et témoignent du tempérament bien . . . latin de nos compatriotes de la Colombie : je veux parler du Cercle Montcalm, fondé en 1938 et dissous en 1942; du *Club des Canadiens français du Québec à Vancouver*, de 1941⁽⁶⁾. Et nous ne devons pas négliger le Cercle de l'*Alliance française*, qui date de 1916. Mais le but de ce cercle — but de culture plutôt que d'action nationale ou religieuse — entre moins dans notre cadre.

En 1942 surgit le projet d'une fédération des groupes dispersés à Victoria, à Port Alberni, à Duncan, à Nanaimo, dans l'Île; à Vancouver, à Maillardville, la seule paroisse canadienne-française en Colombie pendant un demi-siècle, à Saanichtow, à Sydney, à Prince-Rupert. L'idée cependant n'était pas mûre . . . L'Association canadienne-française de Vancouver revint à la charge en 1945 et, cette fois, avec succès. La *Fédération canadienne-française de la Colombie-Britannique* date de cette année-là. Le premier congrès s'était tenu à Vancouver, le

(6) Parmi les oeuvres éphémères, rangeons aussi le journal la *Colombie*, qui parut en 1946.

deuxième eut lieu à New-Westminster, en 1946, le troisième, à Maillardville, en 1947, dans la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes. Entre temps, S. E. Mgr l'Archevêque de Vancouver confiait la paroisse française de la ville aux RR. PP. du Saint-Sacrement⁽⁷⁾, et fondait, à Maillardville, une nouvelle paroisse française, celle de Notre-Dame-de-Fatima. Le quatrième congrès de la Fédération se tiendra à Vancouver, en septembre 1948. Y prendront part les deux cercles de Vancouver, ceux de Victoria, Notre-Dame-de-Lourdes et Notre-Dame-de-Fatima de Maillardville, Duncan, Port Alberni, Kelowna, New-Westminster, Nanaimo et Chemainus. La prochaine fois apparaîtront ceux de Penticton, Vernon, Ladysmith, Langley Prairie actuellement en état de formation.

Ces congrès réunissent des centaines de délégués accourus de toute la province, d'hôtes venus de l'Alberta, de la Saskatchewan, du Manitoba, ou de pèlerins du Québec : faisceau puissant qui autorise les plus beaux espoirs.

Quand on nous dit que ce renouveau fut une oeuvre de femme, nous ne nous en étonnons point. La femme canadienne-française, pourvoyeuse des berceaux, est aussi la gardienne du patriotisme. A soixante-quinze ans de distance les Canadiennes françaises de Colombie donnent la main aux vaillantes Soeurs de la Providence et aux Soeurs de Sainte-Anne qui s'établirent, les unes au Fort Vancouver de l'Etat de Washington en 1856, les autres à Victoria en 1858.

Bref, pour emprunter l'expression d'un de mes informateurs⁽⁸⁾, « notre marche d'outre-Rocheuses, la seule qui nous manquait, est maintenant une réalité. »

olivier maurault, p.s.s.

(7) L'église a été inaugurée le 27 juin 1948.

(8) M. Joseph Dansereau, professeur à la faculté des Sciences sociales de l'Université de Montréal.